

LES NOUVELLES DE L'IMPRO

« Killbill part 1-2-3 »

écrit par Luc Baba – sur base du Match d'Impro interdit aux moins de 18 ans du 2 mars 2014

Killbill – part 1

J'écrivais au guéridon, sous un masque blanc à gueule ouverte. Au bar fumaient des hommes lourds, et une femme aux cheveux ou blonds, ou teints. Elle parlait un mélange de français avec l'accent de Bruxelles, et de flamand avec un accent liégeois.

Elle frôlait la quarantaine et les braguettes, en cherchant à imiter le faciès du masque, et je prétendais écrire en écoutant ses miaulements. Quand elle disait un mot de ceux que les gosses devraient chercher au dictionnaire, elle donnait de la voix :

- C'est con... c'est constitutionnel, hein, mon chou ?

Les trois mecs osaient des jeux de mots avec moule et saucisse, et plus ils postillonnaient de calembours, plus elle fantasmait sur ma plume.

Elle s'écria en me regardant :

- La musique is goed. Heel goed !

C'était la BO de Kill Bill.

Elle se tortilla sur le damier de la taverne, les doigts dirigés vers les seins de son T-shirt, où Marge Simpson se dandinait mieux qu'elle.

Les triplés baissaient les yeux, et le reste.

Elle s'approcha de moi, Marge en avant.

- Parle français ? demanda-t-elle.

- English.

Là, elle frôla l'orgasme.

- Je m'appelle Francine.

- Pardon ?

- Fwançaïne.

Comme je prétendais ne pas comprendre, elle ajouta :

- Call me Fwankie !

- Fwankie ?

- Yes.

- Call me Bill.

- Ok, Bill. Et donc, mon Bill, si je te parle, tu comprends rien du tout, alors ?

- Pardon ?

- Si je te dis vas-y mets-moi un doigt dans le cul, par exemple, tu not understand !

- Exactly.

- J'ad-dooooore ! I go to the toilet. Come with me.

Je lui montrai mon verre vide, puis le bar, où les trois fanaient sur pied.

- One beer, Fwankie.

- Oh, j'ad-dooooore !

Je fermai mon cahier, parce qu'elle y penchait son regard décousu. Elle n'a pas eu le temps de lire la première phrase : « La timidité du monde ne se cache pas dans les pierres. »

Killbill – part 2

Francine coulissa jusqu'au bar, où le patron semblait deviner la suite de la nuit dans le nombre de bouteilles vides. Elle revint en balançant sa géométrie come une barque, posa les verres sur la table mouillée comme le fond de la barque susdite.

- J'ai envie, dit-elle. Het is te veel. I go to the toilet. You come ? Salaud.

A l'entrée du hall, elle signa dans l'air quelques gestes appuyés, touillant de la langue entre ses dents pour que je cède.

Je la rejoignis, la poussai dans un cabinet pour dames, m'agenouillai, soulevai sa jupe sous laquelle ne courait pas un fil de soie, et je touillai de l'index entre ses lèvres épatées.

- Oh yes ! cria-t-elle sans accent pendant que je plongeais le doigt mouillé dans son anus. Salaud ! Comment t'as su ? Wat de fuck !

Quelques effleurements du point de la langue et de lents va-et-vient du doigt suffirent à la faire jouir et tousser dans son coude.

- Comme quoi, dit-elle en s'appuyant au mur tagué, on peut prendre une femme par derrière même en la prenant par devant. Si mon mari comprenait ça, je serais pas obligée de me taper des mecs dans ce bar. Je sais même pas comment on dit sodomiser en anglais, putain. Sodomaïz mi ! risqua-t-elle.

Je lui souris tendrement avant de me laver les mains, lui tournant le dos. Alors elle vint se serrer contre moi.

- C'était trop court, c'était agréable mais c'est toujours trop court.

Killbill – part 3

Je remontai avant elle, et retrouvai ma chaise. Manquaient les trois veaux, et mon manuscrit. Ça me versa du plomb dans la poitrine.

- Les fils de pute.

Francine revint s'asseoir en face de moi, vida son verre trop goulument, puis elle observa le guéridon pendant quelques secondes, le bar, le guéridon. Collant. Mouillé. Gras. Comme une barque.

- Ils ont pris ton texte, conclut-elle. Wat de fuck ! Les gros cons, quel ostracisme ! Hein ?

Je me levai pour partir, et le patron me salua d'un signe de tête sournois. Je lançai un regard à la gueule ouverte du masque. On lui avait pris son texte, aussi.

- Bye, Frankie !

- Bye, salaud. Je t'emmerde.

Avant de regagner seul ma chambre d'hôtel, j'arpenai la digue et ses parfums de femme, quand un ressac de désir la traverse, et qu'elle est nue, et qu'elle se donne à la bouche, que son ventre est la vague porteuse du sel qui donne l'envie, quand l'horizon est une courbe où le soleil fond, que sa bouche à elle écume et te promet le large, et qu'il te restera le souvenir d'un souffle, et cette putain de poésie. La grande gueule de la poésie. Le masque.

Mes notes flottaient sans doute dans l'eau noire, entre les mouettes assoupies. C'était bien comme ça.

C'était bien.

Luc Baba